

XYZ. La revue de la nouvelle

Est-ce la fin du purgatoire pour la nouvelle en Belgique?

Jacques-Gérard Linze



Numéro 33, printemps 1993

Belgique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3852ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Linze, J.-G. (1993). Est-ce la fin du purgatoire pour la nouvelle en Belgique? XYZ. *La revue de la nouvelle*, (33), 11–14.

EST-CE LA FIN DU PURGATOIRE POUR LA NOUVELLE EN BELGIQUE ?

JACQUES-GÉRARD LINZE

La nouvelle ne jouit pas en Belgique de la faveur qu'elle mérite. Ni davantage en France, du reste. Il est vrai, et regrettable, que beaucoup de lecteurs croient, à tort, l'art de la nouvelle plus aisé que celui du roman, voire de la poésie, et en déduisent que la plupart des nouvellistes sont des écrivains peu sûrs de leur talent, débutants ou dépourvus de souffle. Par conséquent, comme chez nos voisins du sud, la nouvelle intéresse peu les éditeurs et, de fil en aiguille, il se trouve que bien des auteurs sont persuadés de perdre le temps qu'ils consacrent à produire des « histoires courtes » (nommons-les ainsi en attendant une meilleure définition) plutôt que des romans.

On ne peut cependant plus parler de la nouvelle contemporaine sans répondre à deux questions. Primo, la nouvelle ne se définit-elle, conformément à une idée répandue, que comme prose narrative plutôt brève ? Secundo, s'il n'en est pas ainsi, qu'est-ce qui distingue la nouvelle du roman, du conte ou du récit ?

Je me suis fait voici plus de trente ans déjà, quant à ces deux points, une idée que je croyais ne partager qu'avec deux ou trois éminents critiques français, avant de m'apercevoir que des confrères belges, et notamment Pierre Mertens, professent une opinion assez proche de la mienne.

On ne niera pas que la plupart des plus longues nouvelles restent *normalement* plus brèves que de courts romans. La dimension du texte n'est toutefois pas le critère absolu dont se satisfera un esprit rationnel et méthodique. On connaît des nouvelles de plus de cent pages et des romans qui n'atteignent pas

ce volume, et cela suffit à nous faire écarter toute définition qui ne serait fondée que sur cette sorte de mesure objective. Sans nous éclairer vraiment à ce sujet, le *Grand Larousse encyclopédique* suggère qu'une conception moderne de la nouvelle ne peut plus se référer aux *novelle* du Moyen Âge italien, non plus qu'aux nouvelles françaises des XV^e et XVI^e siècles ni à celles que publiait en Espagne Cervantès, au XVII^e. Je pense pour ma part que l'essence de la *vraie* nouvelle d'aujourd'hui provient, en Europe comme en Amérique, de modèles anglo-saxons eux-mêmes marqués par l'influence d'Anton Tchekhov. Après Edmond Jaloux, Louis Gillet et Albert-J. Gérard, je tiens que ce qui distingue la nouvelle du roman, du récit (et, à fortiori, du conte), c'est l'absence d'une intrigue *explicite, évidente*, fournissant la substance même et la structure du discours. Mais si la nouvelle n'expose pas une intrigue, que pouvons-nous attendre d'elle ? Rien d'autre, je pense, que la *trace* d'une intrigue, c'est-à-dire une situation, un moment critique ou, pour quelque motif, privilégié (ce sera, pour reprendre une belle formule de Pierre Mertens, « le temps d'une extase ou d'une transe, ou de la fixation d'un vertige »). De cette situation, de ce simple moment, l'art de l'écrivain doit faire les révélateurs d'une aventure inexprimée.

Cela étant admis, il faut bien se faire une raison : les prosateurs français, sous tant de rapports les plus proches de nous, restent très rares à briller dans le genre nouvelle ainsi défini (et du reste, ils sont rares aussi à s'y appliquer, ce genre ne séduisant guère, semble-t-il, leurs esprits positifs, cartésiens). On ne s'étonnera dès lors pas de constater que la Belgique francophone, dont la littérature est profondément marquée par les idées et les attitudes des Français, ait d'abord donnée relativement peu de nouvellistes, au sens très précis de cette appellation. On peut toutefois penser que la plus grande perméabilité de l'esprit belge à toutes les influences étrangères et, en particulier, anglo-saxonnes, fait que peu à peu les auteurs proches de la lignée de Tchekhov, de Joyce, de Mansfield et des grands Américains ont été proportionnellement mieux représentés chez nous que plus au sud.

Il aura néanmoins fallu attendre les années soixante pour voir un Constant Burniaux, alors septuagénaire, publier ce que je tiens

pour « vraies nouvelles¹ ». Si, dès avant cette époque, bien des écrivains s'étaient fait remarquer avec d'excellentes histoires brèves, celle-ci ne pouvaient être considérées que comme récits et non comme nouvelles. Ce n'est donc pas ceux-là qui m'intéressent.

Mais Burniaux annonçait un changement. En 1970, Pierre Mertens qui, à trente ans, s'était déjà imposé au premier rang de sa génération en tant que romancier, publiait *Le Niveau de la mer*, un recueil dont l'on dirait volontiers qu'il est apparenté à certaine littérature anglo-saxonne si l'on ne pouvait tout aussi justement prétendre y reconnaître une structure et un climat assez proches aussi des formes et atmosphères des meilleurs Hispano-Américains. Mertens allait continuer dans la même voie, mêlant adroitement souvenirs vécus et affabulation, avec *Nécrologies*, *Ombres au tableau*, *Terreurs*, *Les Chutes centrales* et *Les Phoques de San Francisco*. Le nombre et la qualité de ces recueils sont tels qu'il faut voir en Pierre Mertens un important spécialiste de la nouvelle tout autant qu'un grand romancier.

En 1971, les nouvelles reprises dans *L'Étranger intime*, de Renée Brock², nous arrivaient, elles aussi, bien conformes à une conception de la nouvelle très différente de celle des Français. Paraîtraient encore, dans la même veine, *Ceux du canal*³ et deux recueils posthumes: *L'Étoile révolte*⁴ et *Les Bleus de la nuit*⁵.

Robert Montal a écrit un assez grand nombre de courts récits, et ceux de *La Courte Paille*⁶, à tout le moins, s'écartent dans l'ensemble des modèles français.

Quelques autres écrivains, ensuite, ont eux aussi pris leurs distances par rapport à l'héritage romantique transmis par Mérimée et Maupassant. Je pense notamment à *Rencontres*, de Louis

-
1. *La Vie plurielle*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1965, et certains textes de *L'Amour de vivre*, *ibid.*, 1969.
 2. Paris, Saint-Germain-des-Prés.
 3. Paris, Le Cherche-Midi, 1980 (année du décès de l'écrivain).
 4. *Ibid.*, 1984.
 5. Paris, Le Milieu du jour, 1980.
 6. Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1971.

Dubrau⁷, à *Hirondelles* et *Deviens le soleil, la terre et l'oiseau*, de Frank Andriat⁸, à Jean-Luc Wauthier et à ses *Libertés surveillées*⁹.

Il semble donc bien que l'art de la nouvelle, en Belgique francophone, est en plein développement, et cela va entraîner, espérons-le, un regain de faveur parmi les lecteurs.

S'étonnera-t-on de trouver très peu de « fantastiqueurs » parmi les « nouveaux nouvellistes », alors que la fécondité des lettres belges dans le genre fantastique est bien connue ? Il n'y en a pas lieu. À de très rares exceptions près le fantastique exige une intrigue, ce qui rend impensable, même dans de très courts textes, l'exposé d'une situation. Et pourtant, dans la lignée que je dirais « anglo-saxonne » pour simplifier (même si elle a des maîtres ailleurs et, surtout, son premier représentant en Russie), Philippe Jones, jusqu'ici connu comme poète et critique d'art, s'est signalé par un beau recueil de nouvelles ultra-brèves, *L'Embranchement des heures*¹⁰, dans lequel il est souvent parvenu à créer un climat fantastique tout en ne rendant compte que d'une situation.

Nous pouvons constater que le bilan de la nouvelle en Belgique est aujourd'hui résolument positif, et c'est tant mieux.

XYZ

7. Bruxelles, Le Cormier, 1980.

8. Bruxelles, Bernard Gilson, 1989 et 1990.

9. Bruxelles, Bernard Gilson, 1991.

10. Paris, La Différence, 1991.